L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

NOUVELLE-ORLEANS.
JEUDI, 4 JUILLET 1895.

tré quatre torpilleurs de première classe.

La Suède a envoyé deux garde-côtes et une canonnière.

La Norvège, un croiseur et une canonnière.

La Hollande, un croiseur, l'Atjah, à la haute et élégante mâture, comme les navires de jadis, ainsi qu'une canonnière.

La Turquie, un croiseur, portant le vice amiral Arif Pacha.

La Roumanie, deux navires.

Le Portugal, son unique cuirassé, le Vasco-de-Gama, de 2,422 tonnes et de 13 nœuds.

Les amateurs de statistique voudraient peut-être savoir le nombre de tonneaux que déplacent tous à la fois les divers navires ici énumérés. C'est un calcul fort long. On ne doit pas se hasarder à donner le nombre total des canons répartis à bord de toutes ces escadres, car les aide-mémoires ne donnent pas toujours des chiffres exacts et les renseignements risqueraient d'être erronés. On peut cependant dire que ces 89 navires ensemble portent 24,300 officiers ou matelots.

La substance de cette ville flottante a été assez difficile à assurer, d'autant que Kiel, qui a 70,000 âmes en temps ordinaire, s'est accrue tout d'un coup, pour ces fêtes, d'environ cinquante mille personnes. Tous les hôtels étaient pleins, archipleins; les particuliers logeaient chez eux tous les étrangers que leurs pièces pouvaient contenir. Malgré cela, il y a eu certains retardataires qui ne savaient où aller le soir reposer leur tête et qui se sont vus obligés de coucher à la belle étoile.

LE 4 JUILLET.

Quoique messieurs les partisans à outrance de la frappe illimitée de l'argent aient cru devoir détourner la fête du 4 Juillet de son véritable but, à savoir la célébration de l'Anniversaire de la Déclaration d'Indépendance des colonies anglaises, et la glorification des héroïques patriotes qui ont fondé la République américaine, pour en faire une occasion de meetings mesquins où ils s'obstinent à prouver qu'un métal qui, en fait, ne vaut guère que la trente-deuxième partie de l'or, en vaut, tout de même, la seizième partie, c'est-à-dire le double—en dépit, disons-nous, des efforts, dignes d'une meilleure cause, de ces messieurs, nous continuerons à conserver à cette journée son véritable et glorieux caractère.

Pour Dieu! trêve—ne fut-ce que pendant 24 heures—à nos mesquines disputes d'intérêts, et consacrons ce jour à célébrer la mémoire des Pères de la Patrie. Ils en valent bien la peine. Le culte des héros qui ont chassé les Anglais du territoire et fondé la première grande République des temps modernes est bien autrement respectable que celui du dollar d'argent. A chaque jour sa besogne, et celle d'aujourd'hui est une de celles que ne peuvent négliger les vrais patriotes, quelque région de l'Union qu'ils habitent.

Si nous étions capables d'oublier ces grandes choses, de laisser s'oblitérer en nous les idées, l'esprit de 76, les femmes seraient là pour nous en faire souvenir, pour nous rappeler au sentiment de nos devoirs. N'avons-nous pas, ici même, à la Nouvelle-Orléans et en Louisiane, une société récemment fondée sous le noble titre des "Filles de la Révolution!" et ces dames n'ont-elles pas donné à la Section ou au Chapitre installé dans notre métropole l'heureux sous-titre suivant: "L'Esprit de 76!"

Ne craignons pas d'écouter de pareils guides, de suivre leurs inspirations. Elles sont sûres, elles sont droites, elles sont nobles, ces inspirations, comme tout ce qui part du cœur, comme tout ce qui est dicté par le patriotisme.

Célébrons donc le 4 Juillet franchement, loyalement, hautement. Il n'y a dans ces souvenirs, dans les manifestations de ce genre, rien qui ne doive grandir l'homme à ses propres yeux, relever les esprits, épurer ses sentiments et réchauffer son patriotisme.

Un survivant de Waterloo.

A l'occasion de l'anniversaire de la bataille de Waterloo, le représentant d'un journal parisien est allé rendre visite au doyen des rares survivants de cette bataille—ils sont encore trois à l'heure actuelle—qui habite une petite commune du département de l'Yonne, Carisey, voisine de celle qui l'a vu naître, Percey.

Cet ancien soldat du premier Empire se nomme Victor Baillot et est né le 9 avril 1793; il a donc aujourd'hui exactement cent deux ans, deux mois et vingt-quatre jours; grand et, sec, ce centenaire n'est nullement courbé par l'âge et sa santé est bonne; la surdité est sa seule infirmité.

Comme tous les gens qui ont pris part à l'épopée napoléonienne, Baillot se plait à raconter ses campagnes:

—J'étais, dit il, de la dernière circonscription de Napoléon. Nous sommes partis trois le même jour de Carisey: l'un a été incorporé dans les carabiniers, je ne l'ai jamais revu; l'autre était avec moi au 105e de ligne, à Strasbourg; nous avons toujours été ensemble, au siège de Hambourg comme à Waterloo; mais là j'ai été fait prisonnier et lui s'est échappé; il est revenu ici se marier et raconta que j'étais mort à Waterloo.

En disant cela, les yeux du vieillard prennent une expression malicieuse et un rire court sur ses lèvres; il reprend:

—Ah! Waterloo! il y en avait du monde là et le canon tonnait dur. Les blés et les seigles étaient grands comme dans la saison d'à présent; mais quand la cavalerie avait passé là dessus, ça faisait de belles routes. Ah! il y en avait des soldats et puis des canons! Plus Napoléon avançait, plus les autres reculaient....

—Vous avez vu Napoléon?

—Oh! pardié oui, je l'ai vu tout près comme ça, avant que l'on donne, mais pas longtemps; il ne restait pas en place, il passait toujours très vite avec son état-major. Il avait, du reste, de quoi se divertir; il fallait marcher, allez!

—Vous avez été fait prisonnier?

—Oui, pendant qu'on se battait, j'étais tombé avec d'autres. Les Anglais nous passaient dessus à cheval.... Au moment où je suis tombé, j'ai reçu un coup de sabre sur la tête, mais je n'ai pas été blessé à cause de mon schako et de ce qu'il avait dedans. On avait des schakos, c'était comme des armoires, on y mettait de tout: des brosses, tout le fourniment. C'était lourd! On ne pouvait pas se baisser; heureusement que la jugulaire retenait.

A son retour de captivité, il fut réformé comme phtisique au deuxième degré! Baillot a toujours mené une vie exempte de tout excès: levé de bonne heure et couché de même, prenant toujours ses repas à heure fixe, mangeant peu de viande et buvant du vin modérément, voilà son régime depuis trois quarts de siècle.

PARADOXES ET VÉRITÉS.

Se vanter de ses amis haut placés, c'est avouer qu'on ne se juge pas l'égal de ses amis.

—

Les peuples civilisés se figurent qu'ils ont inventé la politesse; c'est là une grave erreur, ils ont inventé la diplomatie qui n'est que la politesse de la perfidie.

La Salsepareille d'Ayer, agissant par le sang, guérit radicalement toute infection, toute souillure scrofuleuse.

La Réforme du Scrutin.

On sait à quel point notre Etat et, en particulier, la Nouvelle-Orléans sont mal gouvernés. Tout y est en désordre, tout s'y fait de travers, tout y va à la dérive. D'où viennent tous ces maux, toutes ces misères? de ce que les élections y sont mal faites, de ce que les choix des gouvernants et des fonctionnaires sont l'œuvre de quelques cliques qui, par des menées souterraines ou par la fraude, se sont rendues les maîtresses du scrutin et font toujours, infailliblement, passer leurs créatures.

C'est à cet état de choses que la Ligue de la Réforme du Scrutin a voulu mettre un terme. Elle est bien déterminée à épurer les élections, à les mettre à l'abri de la fraude et de la corruption. A cet effet, elle a l'intention d'en écarter les indignes, les ignorants et de rendre l'électeur complètement libre de ses choix, au moment où il vote.

Déjà, le 13 mai, elle a, dans un mass meeting enthousiaste, posé les premiers fondements de la Réforme; elle compte en régler les détails dans une convention qui doit se réunir ici, bientôt, le 20 juillet prochain.

Il s'agit de bien déterminer les qualités à exiger des électeurs et le mode d'élection. Celui auquel on s'est arrêté et qui est devenu aujourd'hui populaire, est le système australien.

Pour que le mouvement aboutisse à un résultat bien net, bien effectif, il faut que chaque paroisse de l'Etat envoie de bons délégués à la Convention du 20 courant.

Il n'y a pas de temps à perdre; il y va du salut de l'Etat.

Les populations sont en immense majorité pour la réforme du scrutin. Qu'elles fassent connaître leur volonté par leurs délégués, et l'œuvre s'accomplira facilement et rapidement, aux prochaines élections générales et locales.

La participation de la France et l'opinion en Russie.

Les journaux français ont donné quelques appréciations de journaux russes sur l'attitude du gouvernement français à l'occasion de l'inauguration du canal de la Baltique. Voici à ce même sujet, les réflexions d'un correspondant de Saint-Pétersbourg:

Le discours prononcé par M. Hanotaux à la Chambre des députés a produit un excellent effet sur l'esprit public en Russie, où l'on rend partout hommage à la fermeté de ses déclarations. Les journaux l'approuvent sans réserve et sont d'avis, comme le *Nouveau Temps*, par exemple, qu'en restant fidèle à la politique d'étroite entente avec la Russie, le ministère français est resté fidèle aux intérêts vitaux du pays dont la direction politique lui est confiée.

On a particulièrement remarqué ici que M. Hanotaux a, pour la première fois, caractérisé du mot d' "alliance" les rapports de la France avec la Russie, et dans les journaux, aussi bien que dans la société, on a constaté qu'en effet ce mot convient beaucoup mieux que celui de simple "entente", à l'état présent de rapports qui viennent de se traduire par des actes matériels qui impliquent plutôt une véritable alliance.

Et les excellents résultats de cette alliance sont tellement palpables, tellement considérables en même temps, que, pour ne pas les voir, il faut que des personnages comme MM. Flourens et Goblet soient positivement aveuglés par l'infatuation des souvenirs de leur polititique, laquelle a pourtant porté de si maigres fruits.

Ajoutons que l'attitude politique du ministère Ribot est aussi sincèrement approuvée par les sphères officielles que par l'opinion publique et la presse.

Le club des suicides.

La justice américaine vient d'intervenir dans les affaires du fameux club des suicides, qui fonctionnait véritablement à New-York, sous le nom de *Round Robin*, cercle Robin, et qui avait pour thème de pousser le malthusianisme jusqu'à la destruction de l'individu. Les membres de cette association étrange qui n'a rien de mythologique, étaient au nombre de 13 et se complétaient au fur et à mesure qu'il s'y faisait des vides. C'est au moyen d'une roulette divisée en treize compartiments, que l'on procédait, et celui que le sort avait désigné devait s'exécuter dans les douze heures. Cette société macabre s'était installée au mois de janvier dernier. Le premier suicide fut celui de Frédéric Oehmer le 12 mars, suivi de celui de Marie Oehmer le 27, de Jacob Gumbert le 11 avril, de Otto Schwernelle le 26, de Martha Balmer le 11 mai, de Peter Bouderhofler le 26, et de John Suckfuss le 10 juin. Le nommé Pflueger, qui faisait tourner la roulette dans la séance du 9 juin, a été arrêté. Les poursuites ont lieu parce que la législation de l'Etat punit la tentative de suicide, ce à quoi les avocats objectent que les membres du club ne se sont pas suicidés et n'ont fait aucune tentative de ce genre, puisqu'ils sont sains et saufs.

DEPECHES Télégraphiques.

TRANSMISES A L'ABEILLE.

Nouvelles Européennes.

Victoire des Français à Madagascar.

Prise de l'étendard de la Reine et d'un grand nombre de canons.

Presse Associée.

Paris, 3 juillet—Le général Duchesne, commandant l'armée française à Madagascar, télégraphie de Majunga, par voie de l'île Maurice, que plusieurs milliers de Hovas ont récemment attaqué les troupes françaises à Zazaosoa.

L'ennemi a été repoussé et a subi de grandes pertes.

Les Français se sont emparés de quatre cent soixante-dix tentes, de l'étendard de la reine de Madagascar, de beaucoup de canons et d'une grande quantité de munitions.

Italie et Brésil.

Presse Associée.

New-York, 3 juillet—Dépêche spéciale de Buenos-Ayres au *Herald*:

Un correspondant de Rio de Janeiro annonce que le ministre d'Italie en cette ville est très mécontent des difficultés qu'il a rencontrées au ministère des Affaires Etrangères en essayant d'obtenir pour son gouvernement le paiement de l'indemnité qu'il prétend être due à l'Italie.

Il a donné à entendre que si l'affaire n'est pas promptement réglée il demandera ses passe-ports.

L'indemnité est réclamée pour les mauvais traitements infligés à plusieurs sujets italiens pendant la dernière révolution.

Le ministre des affaires étrangères du Brésil et le représentant de l'Italie ont eu des entrevues fréquentes et ont discuté le montant à payer; le premier prétend que l'Italie demande une somme trop élevée.

Les troubles continuent à Rio de Janeiro.

Plusieurs bureaux de journaux sont gardés par la police, pendant que des officiers montés et fortement armés patrouillent les rues.

En prévision de soulèvements, des corps de troupes sont consignés dans les casernes et attendent les ordres.

Ministre de la guerre et Président de la République de Formose.

Presse Associée.

Victoria, Colombie Britannique, 3 juillet—Le steamer Empress of China apporte la nouvelle que Billy Waters, un pugiliste bien connu à Victoria et à San Francisco, est maintenant ministre de la guerre et Président de la République de Formose.

Les relations de Waters avec la nouvelle république datent seulement de quelques mois; le pugiliste est entré comme instructeur aux forts de Tapen Fu. C'est sa science pugilistique qui l'a mis en évidence. Un soir, quelques mandarins chinois ont essayé d'intervenir dans les prérogatives de Billy, mais le pugiliste les a promptement mis à la raison, et a disposé en même temps, avec une extrême facilité, de la garde qui les accompagnait.

Sa valeur militaire a été immédiatement reconnue par le gouverneur.

Bismarck.

Presse Associée.

Londres, 3 juillet—Les nouvelles relatives à l'état de santé du prince de Bismarck sont contradictoires et difficiles à obtenir.

Le correspondant de Friedrichsruhe du *Times* confirme la dépêche d'hier de la Presse Associée, et le *Boursenhalle* de Hambourg dit qu'il est certain que le prince est sérieusement malade.

La réclamation Mora.

Presse Associée.

Madrid, 3 juillet—Le gouvernement espagnol a nommé une commission pour examiner la réclamation des Etats-Unis au sujet de la confiscation des propriétés d'Antonio Maximo Mora, un citoyen américain résidant dans l'île de Cuba.

La valeur des propriétés saisies est estimée à $2,500,000. Cette confiscation a eu lieu pendant la rébellion précédente de Cuba.

En décembre 1886, l'Espagne a promis de verser une indemnité de $1,500,000, avec intérêts sur certaines parties de la réclamation.

Le gouvernement de Washington n'a pas encore été avisé de la nomination d'une commission par le gouvernement espagnol pour examiner la réclamation Mora, et on se perd en conjectures sur le but de cette action.

Si l'Espagne se propose d'instituer une enquête sur les mérites de la réclamation, il est probable que le gouvernement de Washington refusera de se soumettre aux conclusions de la commission, quelles qu'elles puissent être, car à son point de vue, la question n'est plus légalement une réclamation, mais un jugement rendu après une enquête complète, et confessé par le gouvernement espagnol dans des termes qui le lient autant qu'un jugement peut le faire.

Si le but est d'apaiser l'opinion publique en Espagne, qui s'est fortement prononcée contre le paiement de la réclamation, il n'est pas probable que le gouvernement américain intervienne par l'expression publique de son mécontentement.

Le but de la nomination de la commission peut être encore de trouver les fonds nécessaires, et de régler l'affaire par un des moyens particuliers des financiers espagnols.

Sera extradé.

Presse Associée.

Toronto, province d'Ontario, Canada, 3 juillet—Les quinze jours accordés par la loi à "Diamond Charlie" Coleman, de la Nouvelle-Orléans, pour faire appel contre le jugement d'extradition prononcé contre lui, étant expirés, il sera dirigé au sud aussitôt que les autorités d'Ottawa auront envoyé les papiers nécessaires.

Dans l'isthme de Panama.

Presse Associée.

Colon, Colombie, 3 juillet—Le croiseur des Etats-Unis Montgomery est à Colon attendant du charbon.

Les membres de la commission du canal du Nicaragua sont tous en bonne santé. Ils visitent maintenant la partie du Chagres comprise dans le tracé du canal de Panama. Ils partiront samedi prochain pour Mobile.

L'indemnité de guerre.

Presse Associée.

Washington, 3 juillet—D'après une lettre envoyée par M. Denby, ministre des Etats-Unis à Pékin, le 14 mai dernier au Secrétaire d'Etat, l'indemnité de guerre devant être versée au Japon par la Chine, suivant les clauses du traité de Shimonoseki, s'élève à deux cent quatre-vingt-huit millions huit cent mille dollars mexicains en argent.

Le Marblehead à Cronstadt.

Presse Associée.

Cronstadt, 3 juillet—Le croiseur des Etats-Unis Marblehead est arrivé à Cronstadt, en Russie, venant de Kiel.

Procès en divorce.

Presse Associée.

Londres, 3 juillet—Le procès en divorce intenté par Mme Pearl Craigie, l'écrivain bien connu sous le nom de John Oliver Hobbs, a commencé aujourd'hui.

La plainte est portée sur l'infidélité du mari, un employé de la Banque d'Angleterre.

Mme Craigie a déposé aujourd'hui, et, en sanglotant, a raconté l'histoire terrible de son mariage.

Son mari, dit-elle, l'a rendue malade dès les premiers temps du mariage. Il l'a traitée cruellement à plusieurs reprises.

Explosion à bord d'un torpilleur italien.

Presse Associée.

Gênes, Italie, 3 juillet—Au moment où le torpilleur Attilia sortait à toute vitesse aujourd'hui du port de Gênes, la chaudière a fait explosion. Deux hommes ont été tués et plusieurs sont blessés.

Nouvelles de Mexique.

Presse Associée.

Mexico, 3 juillet—Les cercles maçonniques de Mexico sont très excités à propos de difficultés entre deux dignitaires du trente-troisième degré, Emilio G. Canton, grand maître de la Grande Diète, et Ignacio de la Pena, grand maître des A. F. et A. M. du district fédéral, par suite de la publication, dans le journal maçonnique, d'un article attaquant le caractère de M. Canton.

M. de la Pena est en prison.

La représentation devant être donnée par le Club Athlétique National Mexicain a été remise, à la demande de quelques amateurs qui n'ont pas eu le temps de s'entraîner suffisamment.

La Monnaie de Guadalajara a été fermée.

Le journal officiel publie un contrat avec Pearson, d'Angleterre, pour les travaux du port de Vera Cruz.

La Traversée du St-Louis.

Presse Associée.

Southampton, 3 juillet — Le transatlantique américain St-Louis est arrivé aujourd'hui à Southampton ayant accompli la traversée en six jours 22 heures et 5 minutes.

Voici le nombre des milles franchis chaque jour: 402,422, 433, 458, 454, 461, 441 et 80, formant un total de 3,151 milles.

Les machines ont bien fonctionné et n'ont pas été arrêtées du commencement du voyage à la fin.

Le Change aux Etats-Unis.

Presse Associée.

Washington, 3 juillet—Le prix actuel du change aux Etats-Unis est au moins, si ce n'est plus, aussi élevé qu'il l'a jamais été depuis la guerre.

Malgré cette circonstance, le département du Trésor n'a pas eu vent d'exportation probable d'or, et on n'y compte pas, dans un avenir proche tout au moins.

Il est admis que d'après l'état des finances avant la dernière émission de bons, d'importantes exportations étaient attendues, mais la plus grande confiance est placée dans l'habileté et le but du syndicat, pour faire honneur à tous les billets présentés, et prévenir ainsi la diminution de la réserve d'or.

Rumeur de la Mort de Bismarck.

Presse Associée.

Londres, 3 juillet—Il court à Londres une rumeur venant de Paris, annonçant la mort de Bismarck. Des informations sont demandées.

Bismarck n'est pas mort.

Presse Associée.

Hambourg, 3 juillet—La rumeur annonçant la mort du prince de Bismarck n'est pas fondée.

Nouvelles Américaines.

La commission du canal de Nicaragua.

Presse Associée.

New York, 3 juillet—Une dépêche spéciale de Colon au *World* dit que les commissaires américains du canal de Nicaragua retourneront probablement à New York sur un navire marchand, de préférence au navire de guerre mis à leur service. Ils préfèrent la vitesse et le confort des navires réguliers.

La Quarantaine au Brésil.

Presse Associée.

Washington, 3 juillet—Le ministre Thompson envoie au Secrétaire d'Etat de Washington un rapport sur la nécessité d'établir de nouvelles stations de quarantaine sur les côtes du Brésil.

Il dit que malgré le fait que le Brésil possède près de 4000 milles de côtes et plus de quarante ports à eau profonde, il n'y a qu'une seule station de quarantaine dans tout le pays, à l'île Grande, à 65 milles de Rio de Janeiro. Les principaux ports de commerce tels que Para, Pernambouc et Bahia, sont à des centaines de milles de ce point.

Conséquemment, c'est une dure nécessité pour un navire lorsqu'il est envoyé à la quarantaine, ce qui peut arriver, les règlements étant très sévères. Le voyage, ajoute le ministre, est souvent si coûteux qu'il cause la perte de tout le profit réalisé par le navire pour le transport de la cargaison.

Le gouvernement a promis d'établir un lazaret à Pernambouc, mais sa construction a été retardée, et il est maintenant question d'un bâtiment provisoire.

M. Thompson pense que ces circonstances méritent l'attention, dans l'intérêt des navires américains engagés dans le trafic des contrées de l'Amérique du Sud.

Les nouveaux torpilleurs.

Presse Associée.

Washington, 3 juillet—Les journaux de l'est, un seul excepté n'ont pas reçu l'annonce faite récemment par le ministère de la marine, de la construction de trois grands torpilleurs de haute mer, d'une vitesse de 26 nœuds à l'heure.

Cette circonstance est due à la loi du Congrès d'après laquelle ces trois navires ne devront être construits sur les côtes de l'Atlantique, qu'au cas où le gouvernement ne pourrait obtenir des offres raisonnables d'entrepreneurs responsables, sur la côte du Pacifique, le Mississipi ou le Golfe du Mexique.

Le gouvernement emploie tous ses efforts à réaliser le but que s'est proposé le Congrès, et ainsi il a publié les demandes de soumissions dans les journaux des côtes du Pacifique, à San Francisco, à Seattle et à Portland; et pour la première fois dans les journaux de Dubuque, de la Nouvelle-Orléans, de Mobile et de Pensacola.

Des renseignements sont demandés par les constructeurs du golfe et du Mississipi, et ce fait encourage les autorités à espérer que des soumissions seront envoyées de cette partie du pays. Afin de stimuler les constructeurs de vaisseaux, le gouvernement a pris la peine de leur donner toutes les informations nécessaires au point de vue des plans détaillés, et des méthodes internationales de construction pouvant les aider à fixer leurs estimations.

Un des motifs de cette action est de détruire l'impression régnante parmi les nouveaux constructeurs de vaisseaux, qu'un torpilleur est très facile à construire, n'étant rien autre chose qu'une puissante machine enfermée dans la plus petite coque qui puisse la maintenir à flot; tandis qu'en réalité, un torpilleur est un des produits les plus compliqués de l'architecture navale, et que la plus grande habileté de construction et l'emploi de matériaux supérieurs peuvent seuls assurer sa solidité et donner la très grande vitesse requise par les contrats.

Les succès remportés dans la construction de navires des types ordinaires et des vaisseaux-marchands, ne sont pas une garantie positive de réussite dans le premier essai de construction d'un torpilleur.

L'acier des Etats-Unis en Angleterre.

Presse Associée.

Youngstown, Ohio, 3 juillet—Mille tonnes d'acier viennent d'être expédiées à la côte à destination de l'Angleterre. C'est la première expédition d'acier de Youngstown en Europe.

Un oncle d'Italie.

Presse Associée.

Los Angeles, Cal., 3 juillet.—Un restaurateur de Los Angeles vient d'être informé qu'il hérite en Italie d'une somme de quatre millions de francs.

Un de ses oncles est mort, il y a quelque temps, laissant de grandes propriétés, et Scotto, le restaurateur, est le seul héritier.

Retour de M. Foster.

Presse Associée.

Victoria, Colombie Britannique, 3 juillet—Parmi les passagers arrivés par l'Empress of China, de Hong Kong et Yokohama, se trouvait l'ex secrétaire d'Etat, M. Foster, conseiller de la Chine dans les négociations de paix avec le Japon. Il est immédiatement parti pour Washington.

Les bijoux de Mme Stanford.

Presse Associée.

San Francisco, 3 juillet—Le *Chronicle* dit que Mme Leland Stanford est sur le point de partir pour l'Europe où elle disposera de ses bijoux évalués à un demi million de dollars. Parmi ces bijoux se trouve la fameuse rivière de diamants de l'impératrice Eugénie que Mme Stanford a payé un prix fabuleux.

Le "Chronicle" ajoute que la raison de l'action de Mme Stanford est son désir d'assurer le succès de l'université Stanford.

Le litige avec le gouvernement au sujet de la succession empêche le recouvrement des revenus, et les fonds manquent pour maintenir l'université. Afin de se procurer l'argent nécessaire, M. Stanford a décidé de sacrifier ses bijoux.

Le nouveau croiseur Olympia.

Presse Associée.

San Francisco, 3 juillet—La commission navale nommée pour inspecter le nouveau croiseur Olympia a terminé sa tâche, et a envoyé son rapport à Washington.

L'Olympia a navigué en haute mer pendant quarante-huit heures.

Tout en déclinant de parler de leur rapport au ministre de la marine, les membres de la commission ont déclaré à un représentant de la Presse Associée que ce rapport est favorable. Ils ajoutent que l'Olympia tient admirablement la mer, et que tous les détails de sa construction sont parfaitement conformes aux spécifications du cahier des charges.

Ses machines fonctionnent d'une façon satisfaisante, et les autres essais ont reçu l'approbation unanime de la commission navale.

Grève à Cleveland.

Presse Associée.

Cleveland, Ohio, 3 juillet—Trois cents ouvriers du American Wire Co. se sont mis en grève aujourd'hui pour une augmentation de salaires de 10 0/0.

Les hommes ont demandé cette augmentation il y a quelques jours. Ayant été notifiés ce matin qu'elle ne pouvait être accordée, ils ont quitté le travail.

Bataille en perspective.

Presse Associée.

Syracuse, Etat de New York, 3 juillet—Tommy Ryan, champion *welter-weight* du monde, a reçu aujourd'hui de Chicago l'avis que Hugh Maber placera $5,000 sur lui pour une bataille avec "Mysterious" Billy Smith, de Boston. Ryan dit maintenant qu'il forcera Billy à se battre ou à ne plus s'occuper de lui.

Nouvelle Mine d'Argent.

Presse Associée.

Denver, Colorado, 3 juillet—Une dépêche spéciale de Steamboat Springs, Colorado, au *Times* de Denver, annonce qu'une grande excitation règne dans le voisinage de Hans Peak, par suite de la découverte d'une grande quantité de roc argentifère provenant, dit-on, d'une mine très riche.

Les rocs contiennent plusieurs centaines d'onces d'argent à la tonne.

Il y a déjà quatre ou cinq cents hommes sur les lieux, et des centaines de réclamations ont été faites.

Fitzsimmons Acquitté.

Presse Associée.

Syracuse, Etat de New York, 3 juillet—Fitzsimmons, traduit devant la cour d'assises après la mort du pugiliste Con Riordan, tué par le champion pendant un exercice, a été acquitté. Les jurés ont délibéré pendant trois heures.

La meilleure de toutes les Poudres-Levain.—Dernier rapport du Gouv. des E. U.

Royal Baking Powder

ABSOLUMENT PUR.

FEUILLETON.

No 57 — Commencé le 26 avril 1895.

MIRACLE D'AMOUR.

GRAND ROMAN

PAR PIERRE SALES.

—

DEUXIÈME PARTIE.

—

XI

L'AUDACE DE JEAN RAUCOURT.

(Suite.)

Mais, juste, le lendemain, ce petit mot arrivait à la supérieure:

" Ma bonne Mère.

" Un de mes ouvriers, votre voisin, car il habite tout près du cimetière Saint-Vincent, vient de se fracasser la jambe et l'épaule en tombant dans un de ces "regards" que nous ouvrons, au coin des rues, pour l'installation de l'électricité. Il a tenu à être rapporté chez lui, l'hôpital lui faisant horreur; mais sa femme, déjà accablée par trois mioches, perdrait ses diverses places de ménagère si elle demeurait près de son mari. Une garde malade est indispensable pour les premiers jours. Permettez-moi de vous demander une de vos filles. Les frais en seront naturellement à ma charge; il s'agit d'un excellent ouvrier.

" Veuillez bien agréer, ma bonne Mère, l'hommage de mon profond respect et de mon inaltérable reconnaissance.

" JEAN RAUCOURT."

Sœur Jeannine était redevenue libre.

Sa tante l'envoya près de l'ouvrier électricien, sans remarquer le trouble qui avait saisi la novice à la lecture de cette lettre.

Cet ouvrier électricien habitait un coquet logement—pas grand, mais si propre!—dans une bâtisse neuve située sur le versant septentrional de la Butte-Montmartre.

C'était un de ces intérieurs parisiens où tout reluit, où tout est net, depuis le parquet, lisse comme un miroir, jusqu'à la suspension de cuivre qui n'a jamais connu de taches, jusqu'à l'âme de ces modestes habitants, travailleurs, joyeux, un peu artistes, d'où sort parfois un génie.

Jusqu'alors, la novice n'avait guère vu que des ménages malheureux où, il faut bien le dire, la paresse accompagne la misère, des maisons sordides, de révoltantes promiscuités.

Ici, le bonheur régnait avec l'ordre. Et sans ce "sacré accident"!....

Et la femme expliqua à sœur Jeannine que c'était bien la faute de son homme qui voulait en faire toujours plus que son dû.... Mais on était tous ainsi, ceux de la famille: on avait le travail dans le sang!

Et M. Jean Raucourt le savait bien, lui qui se connaissait en braves gens.

Oh! pourquoi sœur Jeannine fut elle heureuse tout de suite, jusqu'au fond d'elle-même, de cette simple allusion à l'ingénieur? Et elle demanda:

—M. Jean Raucourt est venu ici?

—Oui, quand on l'a rapporté. C'est lui qui l'a couché.... Ah! c'est que toute la "coterie" se mettrait en quatre pour cet ingénieur-là!

—Et.... il reviendra?

—Faut croire. Mon homme dit que lorsqu'il a un ouvrier malade, il va toujours lui-même prendre de ses nouvelles.

—Sûr qu'il viendra! cria le blessé.

Sœur Jeannine se rendit auprès de lui, examina l'appareil plâtré déjà posé, tâta les mains du malheureux,

Et elle s'installa à son chevet, ravie d'être venue là.

Trois jours s'écoulèrent sans incidents, et cependant très remplis pour sœur Jeannine, parce qu'elle assistait à la vie si occupée de ce petit intérieur où l'on s'aimait prodigieusement.

Sauf les reproches que la femme adressait à son homme "d'en avoir fait plus que son dû", la paix très animée qui régnait dans ces deux pièces était le plus joli spectacle que sœur Jeannine eût jamais vu.

Elle n'avait pas besoin d'y passer les nuits.

Lorsqu'elle arrivait, le matin de très bonne heure, la mère était déjà partie, pour faire ses ménages; la fille aînée achevait la toilette de ses cadets, deux petits garçons, puis les conduisait à l'école, où elle restait elle même. Et, après cela, c'était le calme absolu jusqu'à onze heures et demie.

La femme arrivait alors en coup de feu, pour le déjeuner, dont elle ne mangeait qu'un morceau, obligée d'être à midi et demi dans une maison où elle faisait des nettoyages. La grande sœur—onze ans présidait au repas,

Mais le moment le plus charmant pour sœur Jeannine, c'est quand les bambins revenaient à quatre heures et faisaient leurs devoirs.

Le plus jeune commençait d'épeler; l'autre en était aux principes d'histoire, de géographie et de calcul. La sœur aînée, toujours les dirigeait, déjà petite mère.

Et le père, orgueilleux, confiait à sœur Jeannine:

—Ce sera une femme, comme la patronne.

Puis, en souriant, avec cette timidité admirative de l'homme qui s'est remis en sa compagne du soin de tout diriger:

—Car c'est une bonne femme que la mienne!.... Si elle bougonnait seulement un peu moins!

Elle était atteinte, en effet, de la manie de gronder tout son monde, à propos de tout. Et sa rentrée, à cinq heures, était généralement suivie de talochettes et de quelques pleurs, personne ne faisant exactement les choses comme elle désirait qu'on les fît.

Mais sœur Jeannine, en s'en allant, les laissait tous en paix, le dîner mijotant sur le gaz dans la miniscule cuisine, l'homme tranquillisé, les deux gamins jouant à voix basse et la grande sœur recousant des boutons aux culottes ou aux tabliers. Ils n'avaient même plus l'inquiétude du chômage, M. l'ingénieur ayant annoncé une forte indemnité obtenue de la Compagnie.

Et voilà que le quatrième jour, comme sœur Jeannine, avant son départ, embrassait le plus petit des mioches, Jean Raucourt arrive, se penche, lui aussi, sur le bambin; et son visage effleure la cornette de la sœur!....

Ce ne fut rien que cet attouchement. Et Mlle Jacqueline d'Auseraie n'en dormit pas.

Ils ne s'étaient presque rien dit, un bonjour, un salut. Et, toute la nuit, elle entendit sa voix.

Le lendemain, elle fut prise d'une grande peur.

Une voix intérieure lui criait:

—Ne retourne pas là-bas...... Fais-toi remplacer!

L'émotion qu'elle avait ressentie la veille n'était certainement pas une émotion permise.

Et elle y retourna, entraînée par une force invincible, espérant, sans bien s'en rendre compte, que Jean Raucourt y retournerait aussi.

Il s'y rendit à la même heure et, devant sœur Jeannine, affirma qu'il était uniquement venu pour demander un renseignement que seul l'ouvrier pouvait lui donner.

La novice partit presque aussitôt, ayant donné son baiser quotidien au marmot. Jean, immédiatement, avait embrassé l'enfant à la même place.

Ils se revirent ainsi deux fois, n'échangeant que des phrases banales, mais éprouvant une joie immense à être l'un près de l'autre, ne fût-ce qu'une minute.

Cela ne pouvait durer. Sœur Jeannine était trop loyale vis-à-vis d'elle-même pour s'abandonner plus longtemps à un sentiment qui la troublait ainsi. Elle ne fuirait pas, elle ne se déroberait pas, parce qu'elle ne voulait pas avouer qu'elle avait peur, elle continuerait donc de soigner son malade tant qu'on le jugerait nécessaire; seulement elle partirait avant l'heure où Jean Raucourt avait coutume de venir. Il comprendrait, sans doute.

Mais, deux ou trois jours plus tard, comme elle s'en retournait, elle passait près du cimetière Saint-Vincent, elle aperçut l'ingénieur qui arrivait en sens inverse.

Elle baissa les yeux, puis se glissa instinctivement dans l'enclos mortuaire, dont la grille était entr'ouverte.

Et elle alla s'agenouiller sur une tombe, au hasard

Son cœur battait si fort et elle se sentait si défaillante qu'elle ne murmura que cette prière:

—Oh! mon Dieu! donnez moi l'énergie d'écarter tout sentiment humain!

Mais un bruit très doux parvenait à son oreille, un pas glissant dans l'herbe haute et grasse du cimetière qui s'approchait d'elle.

Un instant, elle se dit que cela n'avait rien que de très simple, quelque parent venant prier pour ses chers disparus..

Et cependant, elle ne retournait pas la tête, certaine que cette explication était mauvaise, devinant que ce n'était pas un visiteur quelconque qui se glissait entre les tombes, sentant qu'il l'avait suivie.

Et bientôt, lâche, anéantie, ne sachant plus ce qu'elle faisait, elle se levait, marchait devant elle, au hasard, entraînée par la pente de la colline vers des recoins encore plus ombreux derrière de très anciens arbres nourris par tant de morts.

Elle atteignit même le mur et s'arrêta alors, toute palpitante, se demandant quelle direction elle allait prendre, comme enveloppée par un fluide qui lui clouait presque les pieds sur le sol.

—Mademoiselle d'Auseraie!

Elle se retourna à demi, semblable à une bête acculée qui va se défendre. Et, la voir toute glacée, elle balbutia:

—Mlle d'Auserai n'existe plus. Il n'y a ici que sœur Jeannine, monsieur, sœur Jeannine profondément blessée de ce que......

Jean Raucourt l'interrompit avec une autorité pleine de calme, de douceur.

—Mlle Jacqueline d'Auseraie existe toujours, et c'est à elle seule que je veux parler; car pas une seule des paroles que je vais dire ne saurait être entendue par sœur Jeannine.

—Je ne vous comprends pas, monsieur, je vous prie de me laisser rentrer......

—Non! vous m'entendrez......

—Vous n'espérez pas, je pense, me retenir malgré moi?

—Non; mais au nom de la loyale amitié que Dieu a mise entre nous, je vous supplie......

—C'est blasphémer Dieu, monsieur, que de le mêler à ceci, et c'est outrager le costume que je porte. Je vous avoue, monsieur, que je me serais jamais attendue, de votre part, à un tel manque de respect!

—Ah! ne croyez pas un instant que j'aie cessé de vous respecter! Eh bien loin de moi la pensée d'outrager un costume pour lequel, au contraire, j'ai conçu la plus ardente vénération.... Mais ce costume n'a plus existé, pour moi, depuis le jour où j'ai su que vous étiez Mlle Jacqueline d'Auseraie, depuis le jour surtout où j'ai su qu'aucune parole irrévocable n'avait été prononcée par vous, aucun vœu......

—Ils le seront bientôt, monsieur! Et je vous prie de ne pas poursuivre...

—Oh! si! Vous m'entendrez bien jusqu'au bout. Il le faut. Et ce qui me donne le courage de parler enfin, d'affronter votre indignation, votre colère, c'est la conscience d'accomplir un devoir. Il est nécessaire qu'une voix simplement humaine vous expose ce que j'ai à vous dire, il est nécessaire que vous entendiez des choses très ordinaires, très terre à terre qui enrayeront peut-être cette exaltation qui vous porte au sacrifice de vous-même!

Toutes les paroles de Jean Raucourt étant, jusqu'ici, fort respectueuses, sœur Jeannine, un peu moins effrayée, pensa qu'elle pouvait rester.

Et elle dit, avec un commencement de sourire:

—Est-ce une discussion sur ma vocation que vous allez m'offrir?